

Germano Zullo

Le
plus grand
footballeur
de tous les
temps

LA JOIE DE LIRE

Quand j'étais petit, j'étais sûr de devenir une star du football, genre Pelé ou Maradona, mais en beaucoup plus fort. J'étais sûr de devenir le plus grand footballeur de tous les temps. Ça fait longtemps que je n'y crois plus. Je sais que je ne serai pas professionnel et je sais que je ne serai même pas convoqué dans la première équipe de ce foutu club de troisième zone. Allez Trincamp !

Cette année, au premier entraînement de la saison, les entraîneurs nous ont dit que ça commençait à devenir important. En juniors B, on s'entraîne quatre fois par semaine. L'équipe est bonne et peut remporter le championnat. Ils ont même recruté trois gars du Saint-Rovère et notamment le gardien. J'aime pas sa tronche. Il a la tronche de celui avec qui on ne va pas s'entendre.

Pascal n'est plus là. C'était un super gardien. Lui, il aurait très bien pu parvenir en première équipe. Il paraît qu'il a arrêté le foot. Sans raison précise. En réalité, on sait tous pourquoi Pascal a arrêté le foot. Il ne se douchait jamais avec nous. Il préférerait se doucher à la maison. Certains dans l'équipe trouvaient ça dégueulasse. Alors, ils ont décidé qu'à la fin du dernier match de la saison, on l'empoignerait tous ensemble pour le foutre sous la douche. Et c'est ce qu'on a fait, et j'ai participé. On l'a même déshabillé. Il se débattait

très fort, mais on était nombreux. A la fin on lui a arraché le slip et on a tous vu ce qu'il ne voulait pas qu'on voie : son minuscule sexe de bébé sans poils.

En juniors D, quand on voulait tous devenir le plus grand footballeur de tous les temps, il y avait Patrick. Il était mauvais footballeur, mais déjà pubère, avec une voix qui muait, du duvet sur les joues, des poils et un sexe d'adulte. On se sentait tous petits devant lui avec nos minuscules sexes de bébé sans poils.

Je me souviens aussi de mon premier match en juniors E. Un adversaire m'était rentré dedans de manière assez vive. Je suis tombé par terre et j'ai failli chialer. L'entraîneur m'a dit : « Eh oui bonhomme, c'est ça le football Allez, relève-toi ! » Alors je me suis relevé et j'ai gagné ma place de titulaire. Il aurait peut-être fallu que l'un de nous dise à Pascal, après : « Eh oui bonhomme, c'est ça la vie Allez, relève-toi ! »

Ce soir, mon père a invité quelqu'un. Un nouveau collègue de travail. Il s'appelle Wamai. Il vient d'obtenir le statut de réfugié. Mon père lui a préparé ce qu'il sait faire de mieux : la choucroute en boîte. Wamai a même trouvé ça bon. Je connais désormais au moins deux personnes au monde qui aiment la choucroute en boîte. Quant à moi, je me suis rattrapé sur la forêt-noire. Et puis j'ai eu droit à une bière.

Wamai a raconté son histoire. Sa famille était plutôt aisée. Il a fait des études de commerce. Il a monté une affaire d'exploitation forestière. Il s'est marié et a eu trois enfants. L'aîné est mort empoisonné par une morsure de vipère. Ce fut le début des malheurs.

Dans son pays, un gouvernement a chassé l'autre. Le nouveau gouvernement a soupçonné la famille de Wamai d'être liée de manière intime à l'ancien gouvernement. C'était un soupçon dénué de tout fondement, mais le nouveau gouvernement a fabriqué de fausses preuves. Sa femme est morte sous la torture et ses deux derniers enfants ont été assassinés. Wamai a été torturé, enfermé et abandonné à une mort certaine. Ce sont des religieuses qui, miraculeusement, ont fini par l'extraire des geôles. Il a fui le pays et après maintes pérégrinations, il a débarqué en Europe où il a déposé une demande d'asile. Il veut reprendre des

études de sciences politiques et fonder une nouvelle famille. Pour l'heure, il est manœuvre dans l'équipe de mon père.

Mon père a sorti la grappa et ils ont commencé à parler femmes. Je suis passé dans le salon pour regarder la fin d'un match de la Ligue des Champions à la télévision. J'ai pensé à Wamai, à son pays, à sa famille, à ce qu'ils avaient subi. J'ai pensé à ma mère et à mon père. J'ai pensé à ma journée du lendemain, le lycée, les courses, l'entraînement. A midi, je dois déjeuner avec ma mère au restaurant.

Mon père et Wamai me rejoignent dans le salon avec la cafetière. On regarde l'émission spéciale Ligue des Champions : extraits des matchs de la journée, commentaires et analyses. Wamai a l'air de s'y connaître en football. Alors mon père commence à parler de moi. Il me couvre de louanges. Je déteste cela. Mon père dit de moi que je pourrais bien avoir de l'avenir dans le football et qu'en plus je suis doué à l'école. Il ne sait pas mon père que cette année je n'ai pas la moyenne en anglais, ni en allemand, ni en maths, ni en physique. Il ne sait pas mon père que je vais probablement redoubler. Il ne s'est jamais préoccupé de mes notes. Il a toujours eu une immense confiance en moi.

C'est fou ce qu'elle a changé ma mère depuis qu'elle n'est plus avec mon père. C'est une autre personne. Je ne la reconnais plus. Je mange une fois par mois au restaurant avec une étrangère. On déjeune toujours au même endroit. La Couronne. C'est très bon, ça change des boîtes. Je crois que je continue de venir aux rendez-vous uniquement pour la cuisine.

Mon père et ma mère ne se voient plus. Ils sont fâchés pour toujours. Mon père sait que j'ai rendez-vous une fois par mois au restaurant avec ma mère. Il ne me demande jamais de ses nouvelles. Quant à ma mère, c'est à chaque fois pareil. Elle me dépose une bise sur la joue droite, elle fait semblant de consulter le menu, elle commande une salade de saison et une demi-bouteille de Sancerre. Elle me demande comment je vais et après elle dit : « Et ton père, toujours le même » Elle prononce cette phrase de telle manière que je ne parviens jamais à distinguer l'intonation. Est-ce une affirmation ou une interrogation ?

Ma mère s'est tirée il y a quatre ans avec un autre. Un mec plus intéressant. Plus ambitieux, plus cultivé, plus beau et plus riche. Une sorte de superman avec qui, dit ma mère, elle apprend plein de trucs. Elle a appris à se maquiller, à s'habiller sexy et à parler sans discontinuer.

De quoi parle-t-elle, ma mère ? Je ne sais pas, je n'écoute plus. Mais je crois qu'elle parle de sa vie, de ce qu'elle a fait et de ce qu'elle va faire. Elle parle de son compagnon, comme elle dit. De ce mec. De comment il est super. De temps à autre, elle place dans son monologue un : « Et toi, comment tu vas ? » Alors je dis que tout va bien et elle poursuit son monologue.

Elle ne se souvient plus ma mère de nos dernières vacances en famille. A Rome. Elle m'avait acheté de magnifiques chaussures de foot. Les plus belles qui soient. Des *Pantofola d'Oro*. Tout le monde en était jaloux. Même les entraîneurs. Je ne rentre plus dedans depuis longtemps, mais je les trimballe toujours avec moi au fond de mon sac de sport. J'aimerais ne pas avoir grandi, juste pour continuer de jouer avec ces chaussures-là.

Ma mère ne prend jamais de dessert. Autrefois, elle n'aurait même pas hésité une seconde. « Ça te va le 15 du mois prochain ? Ça tombe un mercredi. »

Pourquoi continue-t-elle d'organiser ces rencontres ma mère ?

Une bise sur la joie droite.

J'ai un examen de maths. Je n'ai pas révisé. J'ai une boule d'angoisse dans le ventre. Ma classe est au troisième étage du lycée. Je m'arrête au deuxième. La cloche va sonner dans cinq minutes. Giuliana passe devant moi sans me voir. Elle monte l'escalier quatre à quatre. Je fais marche arrière. J'atteins le garage à vélos quand la cloche se met à sonner. Je monte sur mon scooter. Je m'en vais.

Je m'en vais je ne sais pas où. Je m'en vais le temps que l'examen de maths s'en aille. Je m'en vais le temps que la matinée s'en aille. Je m'en vais le temps que la journée s'en aille. Je m'en vais.

Je prends la Départementale qui mène à la capitale. La capitale c'est dans sept cents kilomètres. Giuliana se fringue comme une femme. Elle met des jupes. Aucune fille ne s'habille comme elle dans le lycée. Elles portent toutes des pantalons, et quand elles osent mettre une jupe, c'est toujours par-dessus un pantalon. Je m'arrête dans une station-service. Je fais le plein. Je m'achète un sandwich au poulet et un coca. J'emprunte une petite route. Elle ne mène nulle part. Je m'arrête près d'un bois. Je marche sur un sentier qui s'enfonce dans le bois. Je mange mon sandwich. Je bois mon coca. Il est onze heures. Une fois j'ai écrit son nom avec un marqueur sur un pupitre dans la classe de physique.

Giuliana. Je ne sais pas ce qui m'a pris d'écrire son nom comme ça. C'est pas mon genre. Le sentier mène au fleuve. Je m'assieds sur la rive. Je jette des cailloux dans l'eau. Le temps passe lentement. Il faudra bien que je rattrape mon examen de maths. Je dirai à mon père que je suis tombé en panne avec mon scooter et que je suis directement passé au garage. La réparation a duré longtemps. Mon père écrira un mot d'excuse pour le lycée.

J'étais assis sur le parquet du salon, au pied de la télévision et je regardais mes parents et leurs amis regarder le match. Alors je me suis mis debout, j'ai fait face à l'écran et j'ai posé mon petit doigt sur le ballon de la finale de la coupe du monde. C'était la première fois que je touchais un ballon de football. Il paraît que je venais juste d'avoir deux ans. Il paraît que mon père, en voyant cela, s'est précipité au magasin pour m'acheter un ballon de football. Pas un faux pour les bébés. Un vrai, en cuir, officiel. Depuis, il y a toujours eu un ballon de football à la maison. C'est un article essentiel, au même titre que le frigo ou la télévision.

Je me suis longtemps entraîné seul. Je driblais les chaises dans l'appartement. Je montais et descendais l'escalier de l'immeuble balle aux pieds, j'imitais les gestes des grands joueurs dans le parking souterrain. Le soir, je m'endormais avec le ballon. C'était mon doudou.

Je n'ai jamais aimé travailler sans le ballon. Mais j'ai toujours été un bon cheval. Pourtant, au dernier test de Cooper¹, j'ai terminé bon dernier. Je n'avais plus de souffle. J'étais à l'agonie. Je ne sais pas. C'est comme si mes poumons s'étaient desséchés. J'avais un goût de sang au fond de la

¹ Exercice qui consiste à parcourir la plus grande distance possible en douze minutes. Il permet d'estimer la forme physique.

gorge et mon cœur battait dans ma tête. Elle était sur le point d'exploser.

« T'as intérêt à te sortir les pouces du cul ! m'a dit l'entraîneur, sinon j'te jure qu'elle va exploser pour de vrai, ta tête ! »

Les autres se sont marrés et Fabrice, le nouveau gardien, m'a jeté un drôle de regard.

C'est le jour du derby. On a gagné les quatre précédents matchs contre le Saint-Rovère. Les entraîneurs tiennent absolument à poursuivre cette série positive.

Tout de suite, en début de partie, je m'emmêle les pinces lors d'une relance et je laisse passer le meneur de jeu adverse vers notre but. Il tente un tir de loin qui finit d'abord sur la barre transversale puis sur la tête d'un attaquant adverse et c'est déjà 1 à 0 pour les autres. Très vite, je perds confiance. Même si au fond ma confiance, je crois que je l'ai perdue au test de Cooper, au moment précis où mon cœur a commencé à battre dans ma tête. Je crois même que ma confiance je l'ai perdue encore avant, à la fin de la saison dernière, quelque part entre la dernière journée de championnat et le premier entraînement de la nouvelle saison. Je l'ai perdue quelque part et je ne sais pas comment ni pourquoi.

Je suis demi-défensif. Mon rôle est un peu particulier. Je joue au centre devant la défense et derrière la ligne des milieux. C'est un 4-1-3-2², plutôt classe pour une équipe de juniors. Mon rôle c'est de ratisser tout ce qui passe et de relancer. Pas trop loin. En général, je m'appuie sur les autres demis qui se chargent ensuite de construire. J'ai ce

² 4 défenseurs, 1 demi-défensif, 3 milieux de terrain, 2 attaquants.

talent d'enlever une quantité impressionnante de ballons aux adversaires.

J'essaie de réparer cette erreur fatale tout au long de la première mi-temps. Je me rue sur les ballons, sans intuition, comme un débutant. Les adversaires me dribblent facilement. Les deux ou trois fois où je rentre en possession du ballon, je tente une relance spectaculaire, loin devant, alors qu'il y a beaucoup plus simple et surtout beaucoup plus intelligent à faire. Je multiplie les fautes inutiles et j'écope d'un carton jaune. Et puis je me positionne beaucoup trop haut sur le terrain, jusqu'à venir piétiner les plates-bandes de notre milieu central. Tout notre système de jeu en est dérégulé. Je me fais passer un savon à la mi-temps et pas seulement par les entraîneurs, quelques équipiers s'y mettent aussi, les défenseurs et puis ce connard de Fabrice. Je commence à avoir peur. Je n'ai plus le droit à l'erreur. Je me contente de garder ma position et de surveiller l'adversaire. Je ne prends aucune initiative. Je me cache lors des relances pour éviter de recevoir le ballon. On finit par perdre 2 à 0 et le Saint-Rovère nous devance désormais au classement.

La semaine suivante, les entraînements se déroulent dans une ambiance pesante. Une défaite n'est jamais agréable, mais une défaite contre le Saint-Rovère, c'est toujours grave. Un match amical contre le Saint-Rovère, ça n'est jamais un match amical, c'est toujours à la vie à la mort. La rivalité entre les deux clubs est historique. Ce sont nos voisins, donc nos contraires. Ça arrive à tout le monde de rater un match, mais à aucun prix on a le droit de le rater contre le Saint-Rovère.

Le lundi, à la critique du match, les entraîneurs reviennent largement sur les erreurs commises. Ils ne le disent pas, mais tout indique que l'ensemble des erreurs n'a qu'une seule origine, ma propre personne. Et pendant que les entraîneurs insistent sur la concentration et le respect de la tactique, je lis l'amertume dans les yeux de mes équipiers. Les trois ex du Saint-Rovère doivent m'en vouloir un peu plus que les autres. Ils ont lâché leur club d'origine et ils désiraient sans doute, à la première confrontation directe, affirmer ce choix par une belle victoire.

Fabrice ne manque pas une occasion pour m'humilier. Il me jette constamment ces drôles de regards. Je ne sais pas exactement ce qu'ils signifient. C'est un mélange de mauvais sentiments. Il agit par petites touches, l'air de rien. Et il n'y

a pas pire poison. Il se détourne de moi quand je lui tends la main pour le saluer et quand il me suit derrière lui dans les vestiaires, il m'interdit le passage, en feignant de ne pas m'avoir vu. Il ne me rend jamais le ballon lors des séances de tirs au but, il me laisse venir le chercher dans le filet, ou alors il le jette loin de moi, à personne. Car c'est à ça qu'il veut me réduire. A personne.

Tout au long de la semaine, je ne me montre pas très performant. Je suis même très loin de ma forme habituelle. En réalité, je n'éprouve plus aucun plaisir à être là, sur ce terrain de sport, que j'ai toujours considéré comme un chez moi.

Le football est devenu une corvée, au même titre que le lycée.

Le vendredi, à la fin de l'entraînement, les entraîneurs me font savoir que dès le prochain match je ne serai plus titulaire. Cela peut durer un match ou toute la saison. Ils précisent que ça dépend de moi et de mes bonnes intentions.

La prof d'allemand n'arrive plus à tenir la classe. Elle n'a aucune autorité. Ça se gâte de semaine en semaine. Personne ne suit. Chacun fait ce qu'il veut. C'est le bordel.

La prof ne fait jamais aucune remarque. Quoiqu'il arrive, elle continue de donner son cours. C'est sa stratégie. Mais c'est comme si elle parlait dans le vide. Sa voix ne porte pas et ses yeux sont humides de désespoir.

Aujourd'hui on se divertit à balancer les sacs des camarades par les fenêtres. Ceux qui se font avoir sortent de la classe, descendent les trois étages, récupèrent leur sac, regagnent la classe en poussant une gueulante sous le nez de la prof et le bordel continue de plus belle et il ne prendra fin qu'à l'heure de la cloche.

On n'est que trois à ne pas participer au bordel. Simone, parce qu'elle aime l'école. Giuliana, parce que c'est Giuliana. Et moi, parce que le désespoir de la prof d'allemand me remplit de honte.

Je ne sais pas ce que pense Giuliana de tout ça. Je ne lui ai jamais vraiment parlé. D'ailleurs, je n'ai jamais vu personne, ici au lycée, parler à Giuliana. Je sais qu'elle est italienne et qu'elle habite le quartier des Passerelles. Je sais qu'elle prend le tram pour rentrer chez elle. Je l'ai vue une fois en ville. Elle traversait la place Centrale. Et c'est tout.